



1

D'amour et
d'eau fraîche

- Il n'y a plus de lait.

Ma voix se perd dans la grande cuisine blanche, plane un moment au-dessus de la table où mes parents et moi sommes assis, eux d'un côté, moi de l'autre. Je soupire.

- Il n'y a plus de lait, il n'y a plus de pain non plus. Il n'y a presque plus de beurre, vous savez bien, cette matière jaune et grasse qui sert à tartiner. Quant aux céréales, j'ai oublié à quoi ça pouvait ressembler, ce qui

fait que je me demande ce que je vais bien pouvoir manger ce matin.

Mes parents me regardent en souriant, un peu embarrassés, avant de se tourner l'un vers l'autre. Ils haussent négligemment les épaules. Je poursuis :

– À la radio, on disait tout à l'heure qu'un enfant sur cinq arrive affamé à l'école. C'est beaucoup, vous ne trouvez pas ?

Et puis ça y est, ils s'embrassent. Mon père incline sa longue carcasse blonde vers ma mère, minuscule et brune. Ils n'ont même pas touché à leur café, qui refroidit tristement.

– Vous n'aimeriez sûrement pas que mon cas aille grossir les statistiques déprimantes sur la faim dans le monde...

S'ils aimeraient ou pas, personne ne le saura jamais. Ont-ils seulement

entendu ? Ils s'embrassent encore. C'est à croire qu'ils ne se sont pas vus depuis des mois. Ils étaient pourtant bel et bien ensemble pas plus tard qu'avant-hier. Ma mère ne s'est absentée qu'une nuit. Et revoilà les chaudes retrouvailles, comme s'ils avaient failli se perdre.

Je me lève, hisse mon sac à dos sur mon épaule droite, qui fléchit sous le poids. Je dépose un bout de papier sur la table.

– Voici la liste des choses qu'il faudrait acheter. C'est à votre tour de faire l'épicerie. À ce soir.

Je me retourne une dernière fois : ils ont fini de s'embrasser et boivent leur café froid à petites gorgées en faisant la grimace. Leurs deux mains libres sont réunies quelque part sous la table.

– Je disais donc : À CE SOIR !

Ils réagissent enfin, se dénouent, se détachent.

– À ce soir, Béatrice, dit ma mère.

– As-tu assez mangé, ma chérie ? s'inquiète subitement mon père. Tu ne fais que grignoter, il me semble.

– On te trouve un peu pâle ces temps-ci.

Ils sirotent encore, le bruit de leurs lèvres qui s'activent emplît toute la pièce. Peut-être ont-ils échangé leurs tasses, c'est ce qu'ils font quand ils ne boivent pas dans la même.

– Béa ? fait soudain ma mère.

Je m'arrête.

– Oui ?

– Merci de te charger de l'épicerie encore aujourd'hui. Ton père a une répétition ce soir et j'aimerais l'accompagner. On t'en devra une.

Je fais demi-tour et fourre la liste dans mon sac. Mon père hésite :

– Tu vas être toute seule pour manger, dit-il. Ça ne te dérange pas trop ?

– À moins que tu nous accompagnes au théâtre, suggère ma mère.

Mon père se tourne vers elle, surpris.

– Ce serait nouveau. Depuis quand Béa s'intéresse-t-elle au théâtre ?

Pour toute réponse, je claque la porte. Dehors, le temps est beau, le soleil chauffe encore très fort en ce début d'automne et mon ventre gargouille. À l'arrêt d'autobus, il y a Charles et Charlotte, les jumeaux identiques. Je sais, je sais, un garçon et une fille ne peuvent pas être de vrais jumeaux. Mais Charles et Charlotte sont bel et bien identiques : ils sont aussi grands et maigres l'un que l'autre, ont la même coupe de cheveux, les mêmes yeux marron, les mêmes

mains, le même nez, ils ont tout pareil. Le temps a beau s'évertuer à passer, les hormones n'arrivent pas à se brancher : ils ont toujours la même voix, pas beaucoup de seins, pas beaucoup de hanches, Charles et Charlotte, c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

– Salut ! je dis, en arrivant près d'eux.

Le même salut vaut pour les deux, c'est très économique.

– Oh là là ! fait judicieusement remarquer Charles.

Ce qui, dans son langage, signifie que je vais sûrement très mal. Charles se destine à la psychologie, perspective louable mais éprouvante pour les proches, dont je suis, qui lui servent de cobayes. À moins de lui opposer un visage totalement neutre, exploit difficile à réaliser pour la plupart d'entre nous, Charles se croit obligé de relever la plus infime variation de

comportement ou de physionomie et de l'interpréter à la lumière de ses connaissances qui sont, à mon humble avis, encore très insuffisantes.

– Pas d'analyse ce matin, d'accord ?

Silence. Mon ventre fait un de ces boucans !

– Ça va ? demande timidement Charlotte.

– Mmmm.

– Tu sais qu'il n'y a rien de pire qu'un conflit non résolu, Béatrice.

Charles, encore.

– Toujours rien ? s'enquiert Charlotte.

– Rien de rien.

– Ils n'ont pas fait l'épicerie ?

– Penses-tu !

Elle sort un petit paquet de sa poche.

– Tiens! dit-elle. Je t’ai apporté un sandwich.

– Nous voici en présence d’un cas typique de comportement compensatoire, dit Charles. Glisser vers une solution de compromis pour ne pas affronter la réalité.

Je déballe le paquet. C’est un sandwich au jambon avec laitue, tomates et mayonnaise. Le pain est frais, l’odeur, irrésistible. Je mastique lentement pour faire durer le plaisir. Et puis je soupire.

– C’est pire que jamais. On dirait qu’ils sont de plus en plus amoureux. Quand j’étais petite, je me disais que ça leur passerait, mais non.

– Tu sais, Béa, il vaudrait mieux t’y faire et te charger de l’épicerie une fois pour toutes, comme ça tu serais sûre de...

Je m’étrangle.

– C’est pas toujours à moi de faire l’épicerie! L’épicerie, c’est la responsabilité des parents, pas celle des enfants.

– Ça, c’est quand on vit dans une maison normale, intervient Charles. Tu ne vis pas dans une maison normale. Je dirais que tu vis dans une famille dysfonctionnelle et que la passion exacerbée que tes parents éprouvent l’un pour l’autre pourrait être à l’origine de ce dysfonctionnement.

– Il veut dire que tes parents sont très amoureux, explique Charlotte.

– Alors comment se fait-il que je sois fille unique?

La question les prend au dépourvu. J’avale la dernière bouchée, je chiffonne le papier, j’en fais une boule. Si je pouvais, je mangerais aussi la boule.

– Avec des parents qui passent les sept huitièmes de leur vie collés l’un à

l'autre, comment se fait-il que je sois enfant unique ?

– La réponse est simple, Béatrice, dit Charles : tes parents font un usage immodéré de produits contraceptifs.

– Je m'en doutais, figure-toi. Je reformule ma question : avec des parents aussi contraceptifs que les miens, comment se fait-il que j'aie réussi... à naître ?

Je laisse passer un certain temps.

– Mes parents se connaissent depuis quinze ans ou, si vous préférez, 180 mois, ce qui donne un nombre équivalent d'ovulations, c'est-à-dire 180 occasions de rencontres fructueuses entre les ovules de ma mère et les spermatozoïdes de mon père. Après un rapide calcul, j'en arrive à la conclusion que, si un bébé prend neuf mois à se former, à l'heure qu'il est, je pourrais potentiellement avoir une vingtaine de frères et sœurs.

– Uniquement si ta mère avait fait un bébé après l'autre sans discontinuer, rectifie Charles. C'est biologiquement impossible.

– J'ai dit *potentiellement*. C'est une hypothèse.

– Un calcul théorique, irrecevable en pratique.

– Et tu en déduis ? a coupé Charlotte.

– Que mes parents ne voulaient pas avoir d'enfant, que j'ai dégringolé dans leur vie à leur corps défendant, qu'ils ont juré leurs grands dieux qu'on ne les y reprendrait plus, bref, que je suis une erreur.

Le silence s'installe pour de bon. Même Charles reste sans voix. Ce n'est pas donné à tout le monde de frayer avec une erreur.

– Cela expliquerait tout, ai-je repris. Leur manque d'attention, leur

négligence, leur exclusivité... Quand ils sont ensemble, c'est tout simple, je n'existe pas. Ils se touchent, se frôlent, se taquinent, se sourient, s'interrogent, se répondent.

– Passion exacerbée, répète Charles. C'est bien ce que je disais.

– Quand ils sont pas ensemble, c'est pire. Ils se téléphonent, se parlent à n'en plus finir, chuchotent, susurrent, embrassent le téléphone, raccrochent, se retéléphonent, redemandent les mêmes choses. Pathétique ! Je pourrais me raser la tête, me faire poser un anneau dans le nez ou passer la nuit dans un arbre qu'aucun des deux ne s'en apercevrait.

– T'exagères, Béatrice.

– Ah oui ? Je voudrais vous y voir !

Bref silence embarrassé.

– Je dois tout faire moi-même. Pas seulement l'épicerie ; les comptes et le

ménage aussi. Les notes de téléphone et de chauffage sont jamais payées à temps, le courrier s'accumule...

L'autobus arrive. Charles me fait une place à côté de lui, Charlotte reste debout. Je bougonne.

– Je peux même plus téléphoner.

– Ils s'aiment, dit Charlotte en se penchant vers moi, comme si elle me confiait un secret.

– Et tu trouves que ça justifie tout ?

– Ben... presque tout, ajoute-t-elle avec un sourire idiot. Ils sont tellement gentils.

– Gentils ? !

– Tellement prévenants aussi.

– Prévenants ? ! Non, mais ça va pas ? Le frigo est vide en permanence et vous trouvez que j'ai des parents prévenants ? Pour la compréhension, on repassera.